

deux caisses d'échantillons de fils, de dentelles et de rubans. Les bobines sur lesquelles étaient enroulés ces rubans, étaient « truquées » et, sous les rubans on trouva de nouveaux plans et des notes.

Tels sont les renseignements qui nous ont été fournis. Mais, malgré leur source autorisée, ils nous ont paru tellement dignes de prendre place dans une opérette d'Hervé ou dans une pièce du Palais-Royal, que nous avons voulu pousser les recherches plus loin. Et nous avons acquis la preuve que l'histoire de la voiture, du pont et du sac de dépêches était de pure invention.

La vérité se trouve dans les deux dépêches suivantes que communiquait hier soir aux journaux l'Agence Havas :

Un mandat d'amener vient d'être lancé par M. Boucard, juge d'instruction, contre un lieutenant en réforme ayant appartenu à un régiment d'infanterie, sous prétexte d'avoir voulu livrer des documents qui, d'ailleurs, ont une médiocre importance.

Nancy, 5 février.

Un lieutenant en réforme, qui a appartenu à un régiment d'infanterie du 20^e corps, a été l'objet d'un mandat d'amener pour avoir livré des documents relatifs à la défense nationale.

Ce lieutenant, dont l'initiale est B..., n'a aucun rapport avec le prétendu Durand de la rue Turbigo.

Georges Grison.

LES AFFAIRES EN COURS

Le président du Conseil et le garde des sceaux se sont rendus hier matin, à dix heures et demie, à la Commission relative à la procédure de révision.

Le garde des sceaux a déposé sur le bureau de la Commission une partie des renseignements complémentaires demandés jeudi dernier aux magistrats enquêteurs.

Il manque encore les explications demandées à trois conseillers. Ces explications ont dû parvenir au garde des sceaux hier, dans la soirée.

La Commission a aussitôt commencé l'examen des pièces qui venaient de lui être remises. Elle se réunira ce matin, à neuf heures, pour terminer son examen.

Il paraît certain que la Commission tiendra deux séances dans la journée, et qu'elle pourra terminer ce soir son travail et nommer son rapporteur.

M. de Freycinet, ministre de la guerre, et M. Lébret, garde des sceaux, sont allés conférer hier, dans l'après-midi, avec M. Charles Dupuy, président du Conseil.

Suite de l'incident relatif à la lettre signée « Bluet » dont nous avons fait hier l'histoire.

M. Joseph Reinach a adressé la lettre suivante au juge d'instruction du Tribunal de Belley (Ain).

Paris, 4 février 1899

Monsieur le juge d'instruction,

Je n'ai jamais reçu la lettre signée « Bluet ». Il suffit d'ailleurs de la lire pour se convaincre que ce nouveau faux n'a même pas été fabriqué au mois d'août. A cette époque, en effet, personne ne réclamait la convocation anticipée des Chambres. Et j'ignore quel est le mystérieux R... qui allait travailler pour la mise en non-activité de du Paty. Je sais seulement qu'il aurait singulièrement perdu son temps ; le ministre de la guerre d'alors était M. Cavaignac.

Lefaux « Bluet » n'est d'ailleurs pas plus stupide que le faux Henry, dont M. Cavaignac affirmait, le 7 juillet, à la tribune, l'authenticité matérielle et l'authenticité morale.

Et M. Florent ne me démentira point si j'ajoute qu'à l'époque où M. Héger aurait ramassé ses bouts de papiers éminents, batonnier était, lui aussi, convaincu de l'authenticité morale et matérielle du faux Henry.

Je vous serai obligé de mettre M. Héger en demeure de vous fournir des preuves.

Joseph Reinach.

M. Gérauld-Richard fait remarquer, à ce propos, dans la *Petite République*, que c'est le 18 août que le prétendu « Bluet » parlait, comme on le vu dans sa lettre, de la demande en révision adressée par la famille Dreyfus au garde des sceaux.

Or, cette demande, qui suivit immédiatement le suicide du colonel Henry, survint le 31 août, porte la date du 3 septembre.

Elle est, par conséquent, postérieure de seize jours à la lettre Bluet qui en parle comme d'un fait accompli.

De ce fait et d'un ou deux autres de même nature, qu'il signale, M. Gérauld-Richard conclut que cette lettre doit constituer un faux.

Le juge d'instruction de Belley débrouillera sans doute cet imbroglio.

Nous avons annoncé que M. Grosjean, juge au Tribunal de Versailles, allait être délégué aujourd'hui lundi au Conseil supérieur de la magistrature.

M. Grosjean, interviewé par un de nos confrères, lui a fait observer qu'avant d'être cité à comparaître, il doit être entendu par un rapporteur. L'assemblée d'aujourd'hui ne comporte que la lecture de la réquisition du garde des sceaux. C'est la phase préliminaire d'une procédure qui en compte trois. M. Grosjean ne peut donc dire encore si la nouvelle que l'on a donnée à son sujet est ou non exacte.

G. Davonay.

Grains de bon sens

Il vient de se fonder, sous la direction de Mme Adrienne Neyrat, un journal qui a pour titre : *L'Ami des bêtes*. Je viens d'en lire le premier numéro. Nombre de mes confrères ont envoyé leur adhésion à l'aimable directrice et, naturellement, elle a publié leurs lettres, dont quelques-unes sont vraiment fort jolies. Toutes témoignent d'une réelle sympathie pour l'idée.

L'un d'eux va peut-être un peu loin : « J'adore, dit-il, toutes les bêtes, et je me méfie de celui qui ne les aime pas. » Celles que je préfère ? J'admire les chats, j'estime les chiens, et j'ai un faible pour les petits veaux. Ceux-ci, récemment nés, sont par leur voix et leur regard les plus humains des animaux. Les cochons et les lapins ont d'adorables grimaces... Et malgré la concurrence qu'ils me font à moi, malheureux confiné, les perroquets, ces guignols veris et sur-surrants, me ravissent... »

Ainsi parle M. Joseph-Renaud, et je crois, tout de même, qu'il va un peu loin. Il persuadera malaisément aux hommes, ses semblables, d'aimer le veau autrement qu'aux carottes et aux épinards.

Au temps où j'avais une vache, pour être certain d'avoir du lait pur, elle me donna un veau. Il y eut dans la famille une débauche orageuse pour savoir ce qu'on ferait de ce veau. Il me déplaisait qu'un animal né chez moi, fils d'une bonne bête que nous aimions tous à caresser, fût livré au couteau de l'égorgeur qui m'en offrirait cinq ou six pistoles, je ne sais plus au juste. Je voulais la garder, non que je fusse séduit par ses beaux yeux, mais—que voulez-vous ?—l'idée que mon veau figurerait, découpé en morceaux, à l'état civil de bœuf. Je ne sais guère au monde que Vivier qui ait élevé un veau dans son appartement, au quatrième étage. Et encore était-ce uniquement pour faire pièce à son propriétaire, qui fut obligé de démolir la porte à son locataire de faire sortir, sous les espèces d'un bœuf énorme, celui qui était entré sous forme de petit veau.

Il fallut se rendre à ces raisons, qui étaient justes.

Combien eussent-elles été plus péremptoires encore s'il se fût agi des autres bêtes que M. Joseph-Renaud prend sous sa protection : les cochons et les lapins. Ils font de jolies grimaces, je ne dis pas ; ils sont gracieux, à la bonne heure ! Mais il n'y a si bonne compagnie qui ne se quitte, comme disait Dagobert en jetant ses chiens à l'eau, et il faut toujours, avec les lapins et les cochons, prévoir le moment douloureux de la séparation. La cuisinière guette les uns, le charcutier attend les autres.

Prenez-en notre parti ; c'est la fatalité. Il faut qu'il y ait des gibetiers, puisqu'il y a du petit bleu pour les arroses. Comment fera-t-on Noël sans boudins ni saucisses ?

L'homme ne doit être cruel pour aucune créature vivante. Il a bien le droit de choisir parmi ses frères inférieurs ceux qui seront ses camarades et ses amis.

Ami des bêtes, dit Mme Adrienne Neyrat. Soit ! mais pas à la façon de l'Hindou qui n'ose pas se débarrasser de sa vermine, pour ne pas tuer un être ayant vie. Parmi les bêtes, il y en a contre qui l'homme est forcé de défendre sa vie ; il y en a dont il se nourrit pour la soutenir. Celles-là, si on les aime, ce sera toujours d'une affection plus que platonique.

Mme Neyrat et ses correspondants n'entendent parler, sans doute, que des animaux que l'homme a associés à son existence : les chiens, les chats, les chevaux, les oiseaux mêmes, qui sont pour nous les hôtes sages de nos jardins qu'ils purgent de leurs vilaines chenilles, qu'ils égayent de leurs chansons et de leurs couplets.

Oh ! je suis bien de son avis. Le premier devoir des parents est d'instruire l'enfant à respecter, à aimer, à caresser ces bonnes bêtes que nous admettons dans notre familiarité : c'est de lui apprendre la bonté. La bonté ne lui est pas si naturelle qu'il le croient. La Fontaine était dans le vrai quand il disait : « L'enfance est sans pitié. » Que d'enfants bien élevés se plaisent à voir souffrir un pauvre oiseau tombé de son nid, et qui ne croient pas mal faire que de le plumer viv ! C'est l'instinct sauvage de l'homme préhistorique qui reparait chez eux.

Il a fallu des siècles pour adoucir la férocité native de ce roi de la création. Combien faudra-t-il d'années encore pour obtenir des rouliers qu'ils n'abiment pas leurs chevaux de coups de fouet, et des cochers de flaque qu'ils traitent les leurs avec moins de rudesse ?

Mme Neyrat a déjà, dans son premier numéro, commencé une campagne contre les brutes qui, frappant à tour de bras sur leurs malheureuses rosses, ont fait dire de Paris que « c'était l'enfer des chevaux ».

Je crains fort que les cochers ne lisent pas son journal. Nous l'aiderons de notre mieux, et lui souhaitons bon courage.

Francisque Sarcosy.

LA JOURNÉE

Lundi 6 février

Le Parlement : A la Chambre, suite de la discussion du budget des travaux publics (2 h.). — Réunion de la Commission de révision pour terminer l'examen des pièces remises hier (9 h. du matin).

A la Cour de cassation : Discussion sur la demande de poursuites contre M. Grosjean (11 h.).

L'exposition de 1900 : A la sous-Commission des finances, discussion du rapport de M. Boulanger sur le cahier des charges relatif aux futures concessions.

A la présidence du Sénat : Dîner parlementaire, suivi de réception, à 9 h. 1/2.

A la Cour d'assises : Affaire Schneider (assassinat de la Reine de la rue Saint-Denis). Tirage au sort : Treizième arrondissement et Saint-Ouen.

Droit de chasse : Adjudication, à Beauvais, de lots de chasse dans les forêts domaniales de l'Oise.

Conférences : M. E. Molinier, sur « les Ivoires du Louvre » (2 h. 1/2, salles du Musée). — M. Rébère : « Ollé-Laprune » (3 h., Cercle de la rue de Luxembourg, 48).

Anniversaire royaliste : Soirée à l'occasion de la fête en l'honneur de la naissance de Monseigneur le duc d'Orléans, qui entre aujourd'hui dans sa 31^e année (9, avenue Hoche).

A l'église des Carmes : Clôture solennelle des fêtes de l'Adoration par Mgr Pichard, avec les concours des Chanteurs de Saint-Gervais (8 h. du soir).

Le Monde et la Ville

SALONS

— Brillante soirée chez Mme de Zaryne. Un auditoire d'élite a applaudi la comtesse Lydie Rostopchine, qui a su si joliment, *le Trait du Parthé*, Mlle de Némédoff, dans son interprétation de différents airs russes et italiens ; M. Nicolas de Konchine, le ténor si connu en Italie et en Amérique, qui chantait pour la première fois devant ses compatriotes, et dont on a admiré la belle voix et le style impeccable. Dans l'assistance :

La princesse Léon Ourousoff avec sa cousine la jeune princesse Ourousoff-Lazareff, Mlle de Philonoff et de Friedericks, demoiselles d'honneur de L.L. MM. les impératrices de Russie ; Mme de Vlasoff, Mlle de Demidoff-Lopatine et de Davidoff, Ferdinand-ber, MM. de Kartoff, Scheine, attaché naval ; de Yourievitch, de Brianchanoff, Boïessou Flaman, baron Charles de Behr, comte de Chany, etc.

— Dîner suivi de soirée musicale, avant-hier, chez Mme Ed. Nathan, dans son bel hôtel de l'avenue Kléber. Après avoir applaudi M. Fragerolle, dans ses œuvres, et Mlle Clara Laguerre, dans des poésies, on a joué *Paris qui tourne*, revue express en un acte, de M. Hugues Delorme, enlevée de verve par Mlle Alice Berthier, MM. Faumier et Mayol.

Charmante matinée, hier, chez Mme Bernard-Brus, réunissant dans ses salons de la rue Portalis quelques amis intimes. Un cotillon plein d'entrain, conduit par M. Jacques d'Antigny et Mlle Bernard-Brus, a terminé cette jolie fête.

Danseurs et danseuses :

Miles Homberg, Kolb-Bernard, de La Serre, d'Aubigny, de Fallou, de Bionval, Desjardins, de Balorre, Jacquemin de La Vaux, Peslin, Mabire, Cotteau de Simencourt ; MM. de Calan, baron de Maublan, comte de Montherlant, vicomte de Massoures, marquis de Rouffou, de Lapparent, Daudier de Faudoux, Du Buit, Desjardins, de Moüy, baron d'Arthys, vicomte de Bellefonds, Geynet, O'Toole, Crespet, etc.

— Chez M. Paul Segur, mercredi prochain, troisième recital de musique de chambre vocale. Au piano : M.M. J. Massenet, G. Villain et R. Vanzande.

— Musique et tour de valse, de quatre à sept heures du soir, chez Mme A.-H. Reithling, dans ses salons 2, l'avenue Marceau, les dimanches 12 et 26 février et 12 mars.

— Très réussie, la matinée musicale d'hier, chez la marquise de Castrone (Mathilde Marchesi), pour l'audition de ses élèves. On a beaucoup applaudi la baronne de Reibnitz, Mmes Emma Nevada, Lilian Edma, Danner ; Miles Lucy Stephenson, Marie Cousiaeff, Thérèse Chaigneau, Grace Wurt ; la comtesse de Fontenailles ; MM. Van Waelghem et Beyle. Le piano était tenu par le maître accompagnateur M. Ed. Mennin. Dans l'assistance :

Le landgrave de Hesse, la duchesse Paul de Mecklenbourg-Schwerin, la princesse Jeanne Bonaparte, marquise Paulhuc, marquis et marquise Guilhem de Pothon, baron de Flotow, comtesse Roger de Barbenante, baronne de Pontalba, comtesse Soltyk, baronne Philippe de Bourgoing, colonel Stoffa, baronne et Mlle de Flotow, sir Campbell Clarke, comtesse de Costellog, etc.

CERCLES

— Reçu comme membres permanents au Jockey-Club :

Le vicomte de Nadaillac, colonel du 130^e régiment d'infanterie, présenté par le duc de Maille et le général Humann ; — M. de Brignac, lieutenant instructeur de cavalerie à l'école de Saint-Cyr, présenté par le comte de Lastours et le général marquis d'Espéville.

MARIAGES

— Le lundi 20 février se célébrera, à Saint-Augustin, le mariage de M. René Auvaury, lieutenant au 7^e chasseurs, arrière-petit-fils du colonel baron Auvaury, un des héros de Lodi, qui fut ensuite préfet du Mans, avec Mlle de Villeneuve, fille de M. Hébrard de Villeneuve, conseiller d'Etat, président de la Société d'encouragement à l'escrime.

— Le colonel Treubitzky, attaché militaire à l'ambassade de Russie, à Rome, vient d'épouser Mlle Isolina Moreno, fille du ministre de la République Argentine. Les témoins du mariage étaient : l'ambassadeur de Russie et le comte Stroganoff ; ceux de la mariée : son père et M. Munez, ministre de l'Uruguay.

DEUIL

— Une messe solennelle de Requiem sera célébrée mercredi prochain, à dix heures trois quarts, à la Madeleine pour le repos de l'âme S. A. R. la princesse Marie-Louise, de Bulgarie.

Le même jour, à neuf heures trois quarts, en l'église russe de la rue Daru, un service funèbre auquel assistera colonel Bulgare.

— Parmi les derniers inscrits sur les registres de l'Agence diplomatique de Serbie :

Général et Mlle Clémence Schiavitch, comtesse B. de Clémence, Constantin Dumba, Gabriel Hanouta, comtesse de Bourboulon, Pierre de Bourboulon, baron de Courcel, le ministre de la marine, l'amiral de Cuverville, comte de Foy, comte et comtesse de Sabat-Ponté, Albin Rozet, député, comte et comtesse d'Haussonville, duc de Lorge, général de Boissière.

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Nathan Kahn, l'un des chefs de la maison Kahn et Lang, décédé à Pau.

Les obsèques auront lieu demain mardi 7 courant.

On se réunira à la porte du cimetière Montmartre, à dix heures et demie.

Il ne sera pas envoyé de lettres de faire part, mais la famille prie ses amis de considérer le présent avis comme une invitation.

Suivant la volonté expresse du défunt on est prié de n'envoyer ni fleurs ni couronnes.

— Nous apprenons la mort : — Du marquis de Beaupaire, ancien conseiller général et maire de Beaupaire-en-Bresse, décédé au château de Beaupaire à l'âge de 67 ans.

Chrétien et royaliste, il fut aimé et estimé de tous. Fils du marquis et de la marquise de Beaupaire, née de Canet, il avait épousé Mlle de Rancourt. — De Mme veuve Louis de Villepreux, née de Trincard-La Tour, décédée à l'âge de 70 ans ; — De M. Emile Bérard, décédé à l'âge de 74 ans ; — De Mlle Jeanne Dumas-Vence, fille du contre-amiral, décédée au Cannet, près Cannes. Ses obsèques seront célébrées mercredi prochain, à neuf heures et un quart, à Saint-Philippe du Roule.

Les obsèques de sir Francis Clare Ford, ancien ambassadeur d'Angleterre, dont nous avons annoncé la mort, ont eu lieu avant-hier, en l'église anglicane de la rue d'Angoulême.

Le duc était conduit par M. Francis Elliott, ministre d'Angleterre à Sofia, gendre du défunt, venu de Cannes.

Après le service, le corps a été inhumé au cimetière de Boulogne-sur-Seine.

Les membres de la famille du défunt ont reçu un message de condoléance de la reine Victoria.

Ferrari.

A l'Etranger

NOUVELLES

ALLEMAGNE

La Gazette de Cologne revient encore sur les relations entre la France et l'Allemagne, à propos de l'article d'avant-hier de Whist. Après s'être fait télégraphier presque in extenso l'article de notre collaborateur, la rédaction de la feuille rhénane ajoute :

Whist est un homme avisé, et si tous les Français étaient comme lui, on pourrait s'entendre. Du reste, l'Allemagne est encore aujourd'hui, comme à l'époque de la guerre sino-japonaise, prête à marcher d'accord avec la France en dehors de l'Europe, pourvu que celle-ci lui soit utile et ne soit pas en opposition avec les intérêts que l'Allemagne doit à l'Angleterre.

ITALIE

Rome, 5 février. — Bien que déconseillé par ses amis, M. Crispi, paraît-il, a tenu à répondre à M. Billot et à exprimer sa manière de voir touchant l'accord commercial franco-italien.

La Rivista Politica publie un article, sous la signature XXX, intitulé « Confiance de M. Billot », que l'opinion publique attribue à l'ancien Premier ou croit au moins inspiré par lui.

L'article est quelque peu ironique à l'endroit de l'ex-ambassadeur de France et de M. di Rudini. Sans trop censurer l'accord et le rapprochement entre la France et l'Italie, l'auteur de l'article exprime toutefois le regret que l'édit accord ne soit pas pour la France. Il souhaite que ce ne soit pas pour son pays une renonciation à sa vitalité politique, éventuellement qu'il se produirait si la Triple devenait lettre morte et si l'Italie se détachait de l'Angleterre. — FELIX.

DÉCLARATIONS DE M. DILIGENTI

Milan, 5 février. — Le député Diligenti publie dans le *Soceto* un important article sur le traité franco-italien qui clôture, dit-il, la vilaine comédie de la fausse haine entre deux peuples appelés à se soutenir et à se compléter en tout—haine organisée par des intérêts de convoitise et d'intrigue alliés avec la mégalomanie d'un ancien révolutionnaire parvenu à la dictature.

ESPAGNE

L'AFFAIRE DES PRISONNIERS ESPAGNOLS

Madrid, 5 février. — Le gouvernement de France à Washington, une communication disant qu'en présence de l'insuccès des Américains pour obtenir la libération des prisonniers espagnols qui sont au pouvoir des insurgés des Philippines, il a fait l'insuccès de démarches dans le même sens ; mais comme ces démarches nécessitent certaines dépenses, il rappelle le traité de Paris, qui oblige les Américains à obtenir la libération des prisonniers espagnols.

Aquinado, suivant une dépêche du général Rios, offre cette libération moyennant 500,000 dollars et la remise des canons, fusils et de trois millions de cartouches appartenant à l'Espagne.

Le gouvernement de Madrid a répondu qu'il ne pouvait pas accepter une pareille proposition, car elle équivalait à protéger indirectement les insurgés des Philippines, ce qui serait une incorrection vis-à-vis des Etats-Unis.

Aquinado retient encore comme prisonniers tous les militaires et les moines.

Le comte Almenara serait décidé à lire au Sénat un document très important au sujet de la guerre, dont les conséquences seraient très graves à l'égard de certains chefs militaires.

ETATS-UNIS

LES INSURGÉS ET LES TROUPES AMÉRICAINES A MANILLE

Washington, 5 février. — Le secrétaire de la marine a reçu ce matin la dépêche suivante de l'amiral Dewey :

Manille, 5 février. — Les insurgés ont ouvert les hostilités hier soir par une attaque générale qui se continue aujourd'hui.

Les troupes de terre et de mer américaines sont généralement victorieuses. Les insurgés ont été repoussés et nous avons avancé notre ligne de combat.

Pas de peste dans la flotte.

Signé : DEWEY.

New-York, 5 février. — Les journaux du matin publient une dépêche de Manille annonçant que les insurgés ont attaqué Manille hier, à huit heures et demie du soir.

Le feu a été ouvert sur les avant-postes américains tout autour de la ville et continuait encore ce matin à neuf heures. Les Américains repoussèrent victorieusement l'attaque. Les navires américains *Charleston*, *Monadnock* et *Callao* tirent sur les insurgés au nord et au sud de la ville. Vingt Américains ont été blessés. On ignore les pertes des insurgés.

Il n'y a pas eu de soulèvement dans la ville. Les femmes ont été embarquées à bord des transports.

Le général Otis est maître de la situation.

ELECTION LÉGISLATIVE

MARNE

Arrondissement d'Epervay

Inscrits : 00,000. — Votants : 00,000

MM. Paul Contant, républicain... 9,815 voix
Peignot, radical... 6,330
Mathis, socialiste... 5,231

Bulletins divers et nuis... 600
(Ballottage)

En remplacement de M. Vallé, nommé sénateur.

NOTES D'UN PARISIEN

Ces Américains sont, décidément, les gens les plus pratiques de la terre. Je ne crois même pas que les Anglais puissent lutter avec eux. Dieu sait pourtant si les fils d'Albion ont fait leurs preuves à cet égard ! Mais, en toutes choses, on finit toujours par trouver son maître. Ecoutez plutôt cette aimable histoire :

Le président Mac Kinley étant allé passer quelques jours à Chicago, à l'occasion du Jubilé de la paix, on s'était demandé comment on s'y prendrait pour éloigner de lui les importuns, et surtout les personnes suspectes. La police s'avisait d'un stratagème vraiment original. Un des policemen qui servaient de gardes du corps au Président lui ressemblait d'une façon frappante. On ne trouva donc rien de mieux que de le faire passer pour le Président lui-même.

Et, le plus amusant, c'est que le public n'y vit que du feu, et prodigua les vivats et les applaudissements les plus enthousiastes au sosie du Président.

M. Mac Kinley y trouvait son compte de toute façon. Ainsi, un certain jour qu'il pleuvait à verse, le Président suivait tranquillement le cortège, blotti dans une bonne voiture couverte, tandis que Murphy — c'est le nom du policeman — paraissait sous la pluie, recevant sur son crâne dénudé toutes les eaux du ciel, et attrapant, à force de saluer, un bon rhume et peut-être une pleurésie. Il faut reconnaître que cette façon de se faire doubler dans les cérémonies officielles ne manque pas de piquant. Elle permet, en tout cas, de se maintenir en bonne santé, et de ne risquer jamais un mauvais coup. Et quant au peuple, toujours bon enfant, il ne demande que d'avoir devant lui quelqu'un à acclamer. Peu lui importe qu'on lui serve un Président pour un autre. Il n'y a que la foi qui sauve...

E.

M. HENRI ROCHEFORT A ALGER

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Alger, 5 février.

M. Henri Rochefort a eu du soleil, beaucoup de soleil, pour ses débuts en Algérie. Il y a eu aussi du monde, un monde extraordinaire, un monde fou, car le public algérois a pris goût aux manifestations du dimanche, qui dépassent en émotion le théâtre, la promenade aux environs, les plaisirs connus. Oh ! l'attrait plein de charme et de perversion de ces arrivées sensationnelles ! Comme Alger se fâcherait s'il en était privé !

Dès midi, heure du déjeuner, on manifeste. Le boulevard de la République, qui fait face à la mer et la domine, devient houleux. On y vend des bluets, des coquilles tricolores, des chansons de bienvenue. Le refrain d'actualité part d'un bon naturel :

Rochefort est là
Qui nous aidera
A purger l'Algérie
Des sans-patrie !

Mais les têtes s'échauffent. Malgré les différents appels au calme du maire et

des naturalisés d'origine affichés partout, de violentes discussions ont lieu dans les groupes. Les cannes se lèvent. Une comédie à la face enluminée soufflette un collègue qui a dit tout haut ce qu'il pensait. Alors l'inévitable vieux monsieur intervient. — Ah ! vous êtes donc pour Régis ? — Oui ! oui ! répond la bonne femme calabraise. D'où bagarre.

Une tempête de cris s'élève du boulevard ; les sifflets s'exercent. Les mesures d'ordre sont très rigoureuses. Place du Gouvernement, une compagnie de zouaves forme les faisceaux. Une compagnie de tirailleurs fait le vide sur les quais et on barre l'accès depuis le commencement des rampes. Un escadron de chasseurs d'Afrique vient de prendre position. Partout des gendarmes à pied et à cheval. Brochant sur le tout, la police, qui paraît décidée.

Cependant les bagarres se produisent de tous les côtés. Quelques-unes ont un caractère assez grave. Le baron de Vialar, reconstruit par des manifestants, reçoit un coup de canne plombée qui le blesse assez grièvement. Il est transporté à la mairie et de là à son domicile. On arrête au petit bonheur. Deux journalistes du *Télégramme*, qui en défendaient un troisième contre la foule, vont passer une partie de la journée au poste. Trente autres arrestations sont faites.

Sur les quais ont pénétré seulement une délegation du Conseil municipal, quelques conseillers généraux antisémites, des présidents de Comités, des journalistes, cent personnes en tout.

Vers deux heures et demie apparaît le *Chany*. Un grondement — où il est difficile de distinguer la joie et la réprobation — part du boulevard, des terrasses absolument comblées, de l'horloge du Tribunal de commerce où il y a encore du monde ! Les femmes sont en contestablement les plus agitées. Elles secouent leurs mouchoirs et poussent des cris perçants. En vain plusieurs douzaines de barques où l'on chante des refrains antijuifs ont tenté l'assaut du *Chany*. Il faut attendre.

Le débarquement s'opère enfin. On se précipite. M. Henri Rochefort paraît. Il est très ému, très pâle, et répond par mots saccadés aux souhaits de bienvenue que lui présentent MM. Baile, conseiller général, et Grarrot, président du Comité central antijuif. « Merci, très heureux. » Deux palmes ont pu franchir les lignes. Deux autres sont venues par mer. On les offre à Rochefort qui est pris d'un rire nerveux

Chez les délégués sénatoriaux

Hier a eu lieu, à l'Hôtel de Ville — dans la salle Saint-Jean, que connaissent bien les habitués des bals municipaux, puisque c'est elle qui sert de vestiaire — la première réunion des délégués sénatoriaux.

La séance a commencé par un accident qui eût pu, selon le cliché, avoir une conséquence grave. Comme il entrait dans la salle, le doyen des délégués, M. Destaret, adjoint au maire de Villejuif, absorbé par la lecture du programme d'un candidat, butta contre une marche, tomba, fut relevé, le visage ensanglanté. Il a soixante-trois ans. On avait le droit d'être inquiet. Par bonheur, un témoin avait sur soi du taffetas d'Angleterre. Un quart d'heure après, le vénérable délégué prenait bravement part à la réunion.

Celle-ci avait été provoquée par M. Hennape, maire de Nanterre. Il l'ouvrit en invitant les délégués au calme. Il procéda à la formation du bureau. Sont élus :

Président : M. Baulard, député de la Seine ; assesseurs : MM. Baudouin, maire de Vanves, et Parizot, conseiller général ; secrétaire : M. Bizouard, conseiller municipal de Colombes.

M. Baulard commence par faire l'appel des candidats. Ils sont là, au nombre de sept. On met les noms dans un chapeau. C'est le sort qui dira dans quel ordre ils monteront à la tribune : l'Assemblée décide qu'aucun d'eux ne pourra parler plus d'un quart d'heure.

Les noms sortent dans l'ordre suivant :

MM. le docteur Frébault, ancien député ; Bassinet, conseiller municipal de Paris, ancien président du Conseil général ; M. L. Christophe, fondateur de la Ligue syndicale pour la défense des intérêts industriels et commerciaux ; Dupray, menuisier, conseiller municipal de Vanves ; Longuet, ancien membre de la Commune, ancien conseiller de Paris ; docteur de Bourneville, du Bellay, ancien professeur.

M. Frébault est invité à développer son programme. Il décrit sa vie depuis 1860, célèbre Victor Hugo, bouscule l'ombre du Président Mac-Mahon, décrit l'Assemblée « élue en un jour de malheur », veut entrer au Sénat pour le détruire ou pour l'améliorer, et finit par cette aimable promesse :

— Je continuerai ma guerre au cléricisme, aux Jésuites et à la réaction !

M. Bassinet décrit ce qu'il a fait à l'Hôtel de Ville :

Avant 1890, le Conseil général ne se réunissait qu'après les séances du Conseil municipal. Il en résultait que, comme celles-ci finissent toujours très tard, il ne restait jamais de temps pour les affaires du département. J'ai obtenu que le Conseil général eût, chaque semaine, une séance particulière. J'ai obtenu également que, tous les trois ans, la présidence du Conseil général fût décernée à un représentant de la banlieue. J'ai combattu pour vos gendarmes, pour les tramways de pénétration, etc.

Le conseiller de Necker a grand succès quand il résume sa vie :

Orphelin à dix ans, je suis entré comme domestique dans une maison où je touchais 48 francs par an. Plus tard, je suis devenu maçon et, de 1865 à 1882, j'ai suivi assidûment les cours du soir, en prenant part aux grandes réunions ouvrières. Soldat en 1870 et fait maréchal des logis, j'ai été porté à l'ordre du jour. La première fois que je me suis présenté au Conseil municipal, j'ai eu 2,000 voix. J'ai été réélu par 3,000. Cela prouve que je n'ai pas été un conseiller inutile. Je ferai au Sénat, si vous me donniez la majorité de vos voix, la même besogne qu'à l'Hôtel de Ville.

On applaudit chaleureusement, mais, le quart d'heure étant écoulé, on donna la parole à M. Christophe qui veut la révision de la loi sur les patentes, la répression du commerce illicite, la diminution des frais de justice. Il finit par ce couplet original :

Si je vais au Sénat, qu'aucun électeur ne compte sur moi pour ses affaires personnelles. Je ne m'occuperai de lui que s'il est légal, et non pour lui procurer une prébende. Je travaillerai pour le bien général, et non pour le bien particulier.

M. Dupray, lui, nous rend le service de ne parler que cinq minutes :

Je suis un candidat banlieusard. La banlieue n'a pas d'eau, pas de lumière, elle manque d'écoles... Je veux lui donner tout cela. Je veux que les sapeurs-pompiers soient payés par les Compagnies d'assurances... Je ne suis pas habitué à faire de la politique. Je n'en ferai pas. Je m'occuperai des travailleurs et de leurs filles, trop anémiées pour donner à la patrie de solides enfants.

M. Longuet est le socialiste qu'on connaît.

Son programme est celui qu'on devait attendre d'un ancien membre de la Commune. Il remet à la prochaine séance les considérations personnelles et la discussion des questions brûlantes actuelles, dont il est impossible qu'on ne parle point.

Cela nous promet pour cette semaine d'intéressantes soirées. Heureusement, ce sera fini dimanche 12 février, jour fixé pour l'élection... définitive.

Charles Chincholle.

LE MONDE RELIGIEUX

LE NOUVEAU CURÉ DE SAINT-PIERRE DU GROS-CAILLON

Le cardinal Richard vient de nommer curé de Saint-Pierre du Gros-Caillois, en remplacement de M. l'abbé Fauvage, décédé. M. l'abbé Schœpfer, curé de Saint-Georges.

Né en Alsace, à Colmar, le 23 avril 1843, l'abbé Schœpfer appartient à une famille bien française. Elève du collège Stanislas, où il était entré pour se préparer à l'Ecole normale, il le quitta pour prendre la soutane et faire ses études théologiques au grand séminaire de Saint-Sulpice, dont un saint prêtre, Mgr de Ségur, habile à discerner les vocations ecclésiastiques, lui avait montré le chemin.

De 1866 à 1871, il remplit les fonctions de secrétaire de l'archevêché de Paris, où les insurgés le tinrent enfermé pendant douze jours, sous la Commune, lui faisant croire à tout instant que sa dernière heure allait sonner.

Nommé, en 1872, second vicaire de No-

IL FAUT QUE CELA FINISSE

PAR CARAN D'ACHE



Non, cela ne peut pas durer !... Pour en finir il faut qu'un homme de cœur se mette à la tête du mouvement... Je serai cet homme !



M. X., professeur de volapük — Certainement ! Et je suis avec vous !



M. Z., aspirant prince des poètes. — Le temps de passer mon paletot, et je vous suis !



M. Y., artiste dramatique. — Oui, mille fois oui !... Je vous suis acquis... Marchons !



M. V., artiste peintre. — Oui, il faut en finir !... Je descends !



M. R., critique d'art. — Je vous attendais... Marchons !



M. S., explorateur. — Oui, certes, je suis avec vous !



M. T., artiste lyrique. — Oui, nom de nom ! Il faut que cela finisse !... En avant !



Mme P., professeur de déclamation. — Oui, homme de cœur, finissons-en !... Je vous suis !



M. Q., professeur de mandoline. — Me voilà !



M. M., homme de lettres. — Oui, finissons-en, avec tous ces... Marchons !



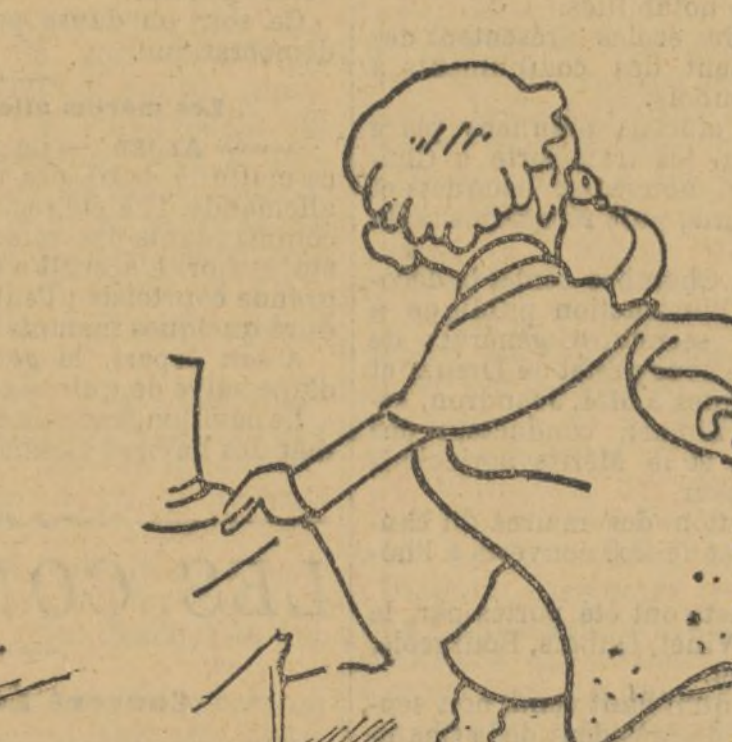
Mlle N., professeur d'espagnol ou d'anglais. — Il n'est que temps, nous vous suivons nous deux maunant !



M. L., statuaire. — Ah, oui ! Bigre de bigre, pour sûr que je marche avec vous !



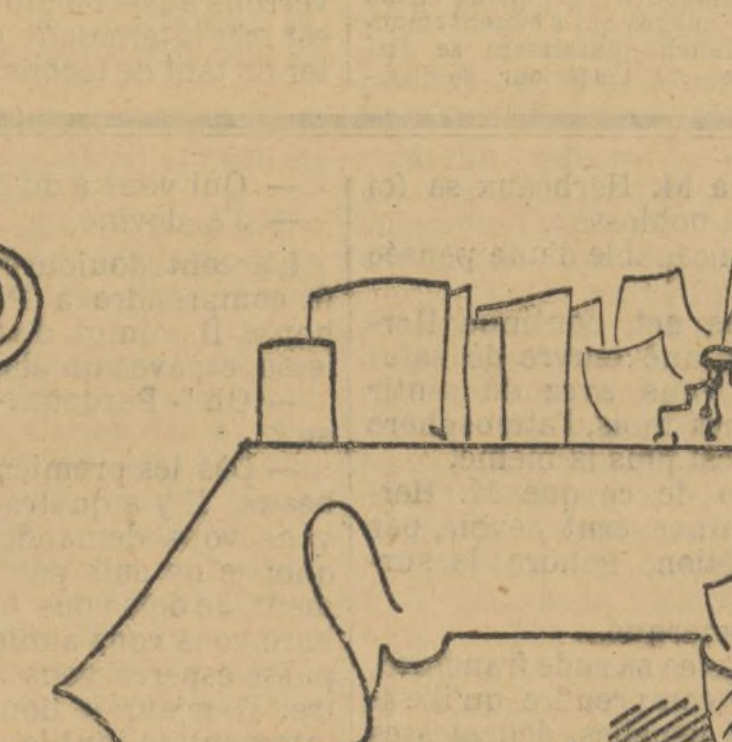
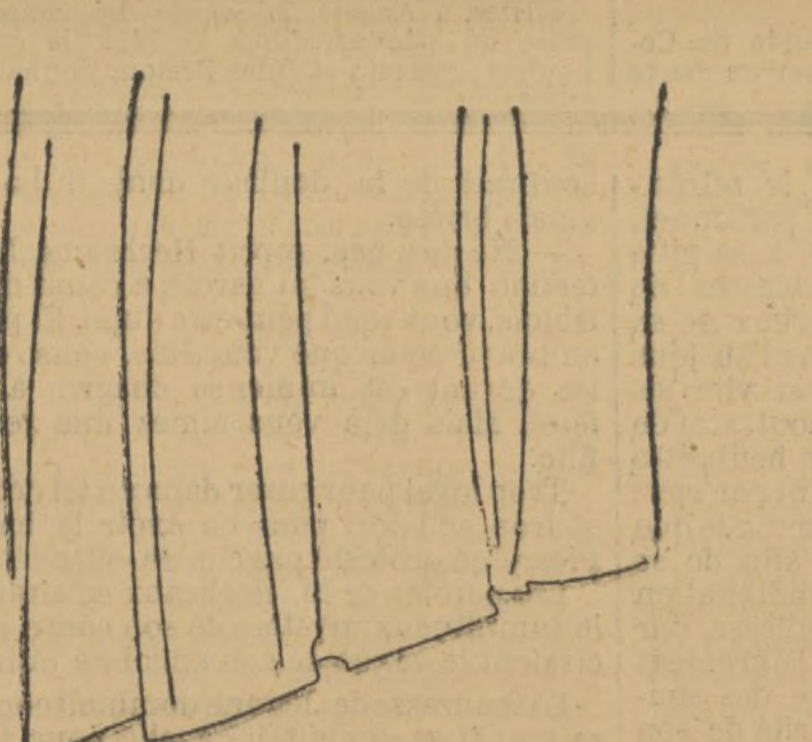
Mme G., miniaturiste. — Je passe mes gants et vous suis !



M. F., publiciste. — Oui, marchons !



Mlle J., artiste compositeur. — Certes, je suis avec vous !



CHEZ LE MINISTRE. — Monsieur le Ministre... les cent mille citoyens d'élite qui attendent vainement leur nomination dans l'ORDRE DE PALMES ACADEMIQUES, vous somment de mettre fin à cette situation intolérable, et qui n'a que trop duré... Publiez vos décorations... Il faut que cela finisse !

Nouvelles Diverses

LE CRIME DE PANTIN

Un crime, dont le vol paraît être le mobile, a été commis hier à Pantin.

La victime est un ouvrier maçon, de nationalité espagnole, nommé San-Pedro Soss, âgé de vingt-six ans.

Soss travaillait depuis plus d'un mois, dans la localité, à la construction d'une usine, mais par suite du froid les travaux durent être interrompus. En faisant valoir son état de misère, et le chômage forcé qui ne manquerait pas de l'augmenter, le maçon décida un maraîcher, M. Eugène Carmillet, demeurant 42, rue de Montreuil, à lui permettre de coucher dans sa grange et à le laisser prendre ses repas à la table de famille, en compagnie de Mme Carmillet et de ses deux enfants, issus d'un premier lit, Victor et Eugène Lemaire.

En compensation, Soss aida le maraîcher dans ses travaux de culture.

Hier matin, vers six heures, l'un des fils Lemaire descendait à la cave et traversait, pour s'y rendre, un hangar situé au-dessous de la grange où couchait l'ouvrier maçon. Il glissa dans une mare de sang et il remonta aussitôt prévenir ses parents qui couchent, comme leur fils du reste, au premier étage d'un second corps de bâtiment séparé du hangar et de la grange.

M. Carmillet se rendit à la mairie à neuf heures, et il annonça à M. Fayard, commissaire de police de la circonscription, qu'il avait trouvé Soss mort sur la couche de paille qui lui servait de lit, dans sa grange. M. Carmillet ne semblait pas s'être rendu compte exactement que l'ouvrier maçon eût pu être assassiné ; cependant, il fit remarquer que du sang avait coulé dans le hangar.

Le magistrat se rendit aussitôt rue de Montreuil, et procéda aux premières constatations. Il remarqua tout d'abord, chose qui lui parut anormale, qu'une couche de paille recouvrait le cadavre.

Il fit appeler aussitôt le docteur Pellat, qui examina le corps et releva de nombreuses et horribles blessures : l'une, au côté gauche du

crâne, de treize centimètres de profondeur; une seconde, un peu plus bas; sept autres, au-dessous de l'oreille gauche, entièrement décollée; au côté gauche du cou et à la partie supérieure thoracique.

Aucun doute n'était permis: le malheureux avait été surpris pendant son sommeil, et le premier coup avait été mortel. L'assassin s'était ensuite acharné sur sa victime, puis avait fouillé les poches du mort dans lesquelles on ne retrouva plus qu'un sou, un carnet et une petite glace à couverture d'étain.

Pendant que le médecin procédait à son examen, M. Fayard, cherchant l'arme du crime, qu'il finit par découvrir dans un coin de la grange, dissimulée sous des boîtes de paille.

C'était un énorme pic de terrassier dont les deux pointes diamétralement opposées étaient maculées de sang coagulé.

De preuves, il fut impossible d'en découvrir. Nulle trace de pas dans l'immense jardin bordé de murs de deux mètres de haut, nul indice laissé par le coupable. Des témoignages insignifiants et contradictoires.

La famille Carnillet, interrogée, n'a pu fournir aucun renseignement utile. Tous affirment n'avoir rien vu ni rien entendu.

Un des fils Lemaire a déclaré que Soss lui avait montré, il y a trois jours, une pièce de vingt francs. Peut-être l'ouvrier maçon aura-t-il fait voir son loup à d'autres individus qui, lui croyant un magot, l'auraient assassiné.

Somme toute, on ne se trouve actuellement qu'en présence d'hypothèses. Le Parquet et le service de la Sûreté ont été prévenus, et des recherches actives sont faites dans Pantin et les environs.

Peut-être aujourd'hui une ou plusieurs arrestations seront-elles opérées.

Faire soigneusement préparer d'irréprochables produits par des pharmaciens diplômés, les livrer de suite par automobiles à des prix strictement rémunérateurs dans les quartiers de Paris, voilà le dernier mot du progrès que vient de réaliser l'habile directeur de la grande Pharmacie-Droguerie Universelle, 132, rue Montmartre, coin de la rue Réaumur. Il faut par le téléphone no 215-33 demander le catalogue pour juger des progrès réalisés.

Le plombier Cribier, l'un des victimes du tamponnement qui, à l'heure, vendrait dernier, sur la ligne des chemins de fer de l'Ouest, à peu de distance de la gare de Courcelles, va de mieux en mieux, et sa complète guérison n'est plus qu'une question de jours.

Ainsi viennent de le déclarer les médecins qui lui donnent leurs soins à l'hôpital Beaujon, où, comme nous l'avons dit, il avait été transporté.

La situation des autres blessés est également très rassurante.

Danton ne montait jamais à la tribune sans s'être réjoui le cœur d'un verre de champagne, et Louis XVIII arrosait ses cotillons d'une bouteille de Clos-Vougeot. De nos jours, les ménages parisiens se trouvent très satisfaits des vins que vendent les établissements Dubonnet, depuis 0 fr. 65 le litre jusqu'aux prix les plus extraordinaires. Succursales: 24, bd des Italiens; 1, bd Denain; 73, av. Victor-Hugo; 7, r. du Havre, et 121, bd St-Germain.

Un élève de l'Ecole vétérinaire d'Alfort, nommé Maxime Gilbert, âgé de vingt-deux ans, s'est suicidé hier soir, pour des motifs inconnus, en se pendant, 7, rue de Charenton. La famille a été prévenue par le commissaire de police.

PARIS LA NUIT

Un ouvrier, Anatole Roussel-Valet, âgé de vingt ans, demeurant rue de Meaux, passait, l'avant-dernière nuit, sur le boulevard de la Villette, lorsqu'il fut, sans raison, insulté par un individu qui suivait le même chemin.

Le jeune homme commit l'imprudence de répondre aux grossièretés de cet individu. Une violente altercation eut lieu, au cours de laquelle Roussel-Valet reçut un coup de couteau à l'épaule.

Attirés par les appels de la victime, des gardiens de la paix accoururent, mais trop tard pour pouvoir arrêter le meurtrier qui, les entendant venir, avait pris la fuite.

Le blessé, dont l'état est très grave, a été transporté à l'hôpital Saint-Louis.

Dans la rue Descartes, hier, vers six heures du matin, une dizaine d'individus se sont pris de querelle. Ils n'ont pas tardé à en venir aux mains.

Des agents sont arrivés, mais à leur apparition les combattants se sont dispersés. L'un d'eux, cependant, un nommé Louis Taillandier, âgé de dix-neuf ans, est resté entre les mains des gardiens de la paix. Cet individu, qui était assés sérieusement blessé à la tête et à la main droite, a été conduit à l'hôpital de la Pitié.

Vers une heure du matin, des rôdeurs, en état d'ivresse, pénétraient dans le débit de vins de M. Exner, rue Amelot. Le patron, ayant refusé de leur servir à boire, ils l'injurèrent et le menacèrent de tout briser dans sa boutique et de lui faire un mauvais parti s'il ne se hâtait de leur verser les consommations qu'ils avaient commandées.

Croyant les intimidés, le garçon tira un coup de revolver en l'air. Cela suffit pour les exaspérer encore plus, et ils se mirent en devoir de casser les glaces, les bouteilles et les verres.

Se trouvant, cette fois, bien en état de légitime défense, le patron se saisit du revolver dont son employé venait de faire un usage

anodin, et tira dans le tas. Un des assaillants, un nommé Jean Schmitt, âgé de vingt-et-un ans, ébéniste, fut atteint au bras. Ses complices, effrayés, prirent la fuite. Deux d'entre eux ont été rejoints par des gardiens de la paix qui les ont emmenés au poste. Dans la matinée ils ont été envoyés au Dépôt.

Le blessé a été conduit à l'hôpital Saint-Louis où il a été consigné à la disposition de la justice.

Jean de Paris.

Mémoire. — Un garçon de seize ans, Eugène Chartier, s'est tiré hier matin un coup de revolver à la tête dans le couloir de la maison où habite sa mère, 18, rue Saint-Jacques. Il a été transporté mourant à l'Hôtel-Dieu.

* Les Tribunaux ont condamné, récemment, le fabricant d'un cold-cream qui faisait passer sa spécialité pour la véritable Crème Simon.

J. de P.

AVIS DIVERS

ENLEVEZ naturellement les points noirs de votre nez avec l'ANTI-BOLBOS de la Pharmacie Ecologique, 35, r. du 4-Septembre, qui supprime l'épiderme luisant et blanchâtre et nettoie.

PAIN GRILLÉ JACQUET, 92, rue Richelieu

CRÈME VELOUTINE, Ch. Fay, 9, r. de la Paix, Paris

ROUTE, GRAVELLE, RHUMATISMES

Guérison immédiate assurée par

LA LISERONNE DAVYSONN

(Envoi franco de la brochure)

PHARMACIE NORMALE, 47 et 49, rue Drouot, 45 et 47, rue de Provence, Paris.

LA MEILLEURE POUDRE DE RIZ, la seule recommandée par feu le savant Docteur Constantin James, c'est la DUVET DE NYON de la PARFUMERIE NINON, 31, rue du 4-Septembre.

Informations

Légion d'honneur. — Par décret rendu sur la proposition du ministre des affaires étrangères, M. Alois (Joachim), directeur de la station de crématorium de Khokand (Turkistan), est nommé chevalier de la Légion d'honneur (Services rendus à l'agriculture en France, et au développement de l'influence française à l'étranger).

Agents de change. — M. Blanc est nommé agent de change près la bourse de Marseille, en remplacement de M. Brun, démissionnaire.

Duel. — Une rencontre à l'épée a eu lieu, à l'île de la Grande-Jatte, entre MM. Benito Sylvain, aide de camp de Ménélik, et Stenio Vincent. Au premier engagement, M. Benito Sylvain a été atteint à la clavicle d'une blessure pénétrante, qui a mis fin au combat.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 5 Février

M. Paul Deschanel à Chartres

CHARTRES. — Aujourd'hui a eu lieu, sous la présidence de M. Paul Deschanel, l'inauguration du tramway de Saint-Sauveur à Châteauneuf.

Le président de la Chambre est arrivé à onze heures et demie, accompagné de MM. de Gaffory, sous-préfet de Dreux; Labiche et Vernet, sénateurs; Dubois, Lhopiteau, Bordier, députés; Renard, Pouret, Planès, conseillers généraux; Bonnet, maire de Dreux.

M. Deschanel a été reçu sur le quai, à Saint-Sauveur, par MM. Maitrot de Varenne, préfet d'Eure-et-Loir; Thibonneau, secrétaire général; tous les conseillers de préfecture; Pierre, maire de Châteauneuf; Lorient, ingénieur en chef; Fessard, maire de Chartres; Bourgeois, Jouanneau, Rahourdin, Pelé, Prieur, conseillers généraux; les conseillers municipaux de Châteauneuf, de Saint-Sauveur, et un grand nombre de notabilités.

Des jeunes filles des écoles présentent des bouquets et adressent des compliments à MM. Deschanel et Dubois.

Les personnages officiels prennent place dans le tramway qui les transporte à Châteauneuf. A l'arrivée, nouveaux bouquets et nouveaux compliments, puis réceptions à la mairie.

Le président de la Chambre remet la décoration d'officier de l'instruction publique à MM. Thibonneau, secrétaire général; de Gaffory, le distingué sous-préfet de Dreux, et les palmes académiques à MM. Jeandron, secrétaire de mairie; Simart, conducteur des ponts et chaussées, et le Mérite agricole à M. Besnard, cultivateur.

Après la présentation des maires du canton à lieu un banquet de 200 couverts à l'hôtel de l'Éclaircie.

Au dessert des toasts ont été portés par le préfet, MM. Pierre, Vinet, Dubois, Bourgeois, Labiche et Deschanel.

Celui-ci a rappelé qu'il était venu, non seulement en sa qualité de président de la Chambre, mais surtout comme ami, comme l'enfant adopté de cet arrondissement de Dreux qu'il a administré au début de sa carrière de sous-préfet, et où il a conservé de nombreux amis.

Si l'année 1898 n'a pas été heureuse pour la France, a dit M. Deschanel, il faut quand même remercier les ministres. Les nuages qui s'étaient amoncés du côté de la Manche paraissent se dissiper; d'autres nuages de l'intérieur se dissipent.

Il a dit à M. Herbeaux sa foi respectueuse en sa noblesse:

— Je vous sais incapable d'une pensée basse.

— Alors, parlons net, continua Herbeaux. Nous avons une œuvre de salut à entreprendre... Vous avez dû sentir que, depuis quelques mois, l'atmosphère de cette maison n'est plus la même.

Pierre, incertain de ce que M. Herbeaux voulait insinuer, crut devoir, par scrupule de discrétion, feindre la surprise:

— Je n'ai pas remarqué...

Mais Herbeaux, avec sa rude franchise, essaya de lui faire comprendre qu'il savait tout, que les usuelles délicatesses de l'amour étaient fades et négligeables en face du péril à conjurer:

— Ne faites pas l'ignorant. Moi, je n'ignore rien. Nous souffrons tous deux de la souffrance qu'il y a ici. Cette souffrance est votre œuvre, Jeanne...

Pierre se devait à lui-même jusqu'au bout de protester et de mentir. Son honneur était de défendre le secret de Jeanne. Avec une tranquillité factice, il s'étonna:

— Que voulez-vous dire? Je n'ai rien à me reprocher vis-à-vis de Mme Turel.

Herbeaux, plus pressant, lui montra l'inutilité du stratagème et lui fit comprendre que son devoir était maintenant de la sauver:

— Je vous en prie. Pas de dénégations chevaleresques. Je vous en sais gré, mais la galanterie et la correction ne sont plus de mise ici. Votre unique devoir, c'est la sincérité. Tant que j'ai cru pouvoir éviter cet entretien à ma dignité et à votre amour-propre, je me suis abstenu.

A présent, il y a trop de larmes. Il faut parler. Je sais votre intimité avec ma filleule.

Pierre sentit que toute dénégation serait vaine et resta confus de voir ainsi violer le secret de leur amour:

pent également. Préparons-nous à donner au monde le grand spectacle de 1900; restons fidèles à notre idéal, à notre raison de vivre et d'agir; consacrons toutes nos forces au relèvement de la Patrie et de la République.

La ville de Châteauneuf était brillamment décorée; la population a fait une chaleureuse réception à l'éminent président de la Chambre.

Le président et les invités sont repartis par le train de six heures.

— Par une singulière coïncidence, l'entrée solennelle de Mgr Amette, évêque de Bayeux, aura lieu le même jour que celle de Mgr Guérard à Coutances, c'est-à-dire le 16 février courant. Les deux diocèses voisins se trouvent donc en fête.

Des préparatifs se font dans notre ville pour recevoir dignement le successeur du savant Mgr Huguin.

MM. Goudier et Labutte, vicaires généraux du prélat défunt, viennent d'être agréés par le gouvernement pour remplir les mêmes fonctions auprès de Mgr Amette.

Réception du sergent Bernard

POITIERS. — La Société des anciens combattants des colonies est allée chercher ce matin, à la gare, le sergent Bernard, un Poitevin, compagnon du commandant Marchand.

Plusieurs arcs de triomphe avaient été dressés. Différentes sociétés étaient présentes avec leurs drapeaux. Le sergent Bernard a été acclamé.

Le cortège s'est rendu à la cathédrale, où une grande messe en musique a été célébrée. Le maire, les autorités et les officiers y assistaient. Une patriotique allocution a été prononcée par l'abbé mitré de Ligugé.

Ce soir, un punch a été offert au sergent Bernard. MM. Ridouard et Bazille, députés, y assistaient. M. Bazille a prononcé un discours sur l'armée très applaudi.

BORDEAUX. — A la suite d'un jugement rendu récemment par le Tribunal de première instance, pour régler un différend survenu entre les usagers et les propriétaires des forêts de pins qui entourent Arcahon, M. Grandjean, inspecteur des forêts, avait été chargé d'exploiter et de vendre les arbres des parties de forêts incendiées. Les usagers, un nombre de quinze cents, se sont rendus hier dans ces forêts avec des outils et des véhicules pour faire leur part. Le gendarmier a vainement essayé de s'opposer à cette déprédation. Cent cinquante charrettes de bois ont été ainsi emportées, pendant qu'hommes, femmes et enfants injuriaient les représentants de l'autorité.

Cette effervescence menace de continuer plusieurs jours. Les gendarmes, réunis au nombre de soixante, sont logés chez les habitants.

Manifestation plébiscitaire

TOULOUSE. — Aujourd'hui a eu lieu, au Pré-Catelan, la grande réunion plébiscitaire annoncée par le Figaro. On y comptait de 4 à 5 000 personnes dont beaucoup d'ouvriers. Le baron Legoux présidait. On remarquait auprès de lui plusieurs notabilités du monde bonapartiste toulousain. Avant les discours, un punch a été servi. On criait ferme: «Vive l'Empereur!»

Le baron Legoux a fait le procès de la République parlementaire. Il en a montré les déprédations et les hontes, affirmant qu'il appartenait à un Napoléon seul de nous en débarrasser.

Une députation du prince Napoléon félicitait les plébiscitaires de la Haute-Garonne à mi-les comble à l'enthousiasme.

Plusieurs autres orateurs ont pris la parole. Tous les griefs y sont passés en revue et toutes les espérances célébrées. Deux ordes du jour ont été ensuite votés. Le premier demande que la nation soit consultée et propose de nommer le prince Napoléon chef de l'Etat. Le second acclame le drapeau de l'armée française, au moment, dit-il, où les «magistrats et les fonctionnaires trahissent leur devoir».

L'assemblée s'est séparée au milieu d'un calme général.

Ce soir, on danse pour clôturer cette fête démocratique.

Les marins allemands à Alger

ALGER. — Le gouverneur s'est rendu ce matin à bord des deux vaisseaux-écoles allemands. Il a été reçu à la coupée par les commandants des vaisseaux entourés de leur état-major. L'accueil a été empreint de la plus grande courtoisie; l'entretien, très cordial, a duré quelques instants.

A son départ, le gouverneur a été salué d'une salve de quinze coups de canon. Le pavillon français avait été hissé au grand mat des navires allemands.

Argus.

LES CONCERTS

Concert Lamoureux

Hier, nous avons eu le grand plaisir de revoir, au Cirque d'été, M. Félix Weingartner, le prédécesseur, à l'Opéra de Berlin, de M. Richard Strauss, que M. Lamoureux nous fit applaudir, il y a quinze jours. Ailleurs, je crois, nous reverrons aussi bientôt M. Mottl. Certes, il est très intéressant d'entendre interpréter de tant de façons diverses et magnifi-

— Qui vous a dit?

— J'ai deviné.

L'accent douloureux de M. Herbeaux fit comprendre à Pierre sa peine et sa honte. Il s'émut d'avoir affligé sa vieillesse, et, avec un élan sincère, s'excusa: — Oh! Pardon... Quand l'avez-vous vu?

— Dès les premiers mois, reprit Herbeaux. Il y a quatre ans à peu près. Et vous vous demandez sans doute pour quoi je ne suis pas intervenu à ce moment. Je dois vous le dire en effet. D'abord vous vous aimiez trop pour que je pusse espérer vous arracher l'un à l'autre. Il m'aurait donc fallu, après mon intervention inutile, quitter cette maison où ma présence n'était plus d'être possible. Or, j'ai compris que mon devoir était de veiller plus que jamais sur Jeanne. Ou bien, pour me fuir, vous seriez partis; alors, sans empêcher le mal, j'en aggravais les conséquences. Je me suis donc tu. Il y a une autre cause encore, c'est peut-être une faiblesse de vieillard...

— Voilà longtemps que je vous fais du mal!

— A moi? fit Herbeaux avec un geste et un regard de dédain pour sa propre souffrance... Parions de Jeanne. Quand vous l'avez connue, elle venait de vivre dix années d'abandon et de chagrin. Aussi longtemps que je l'ai pu, j'ai essayé de la soutenir par ma tendresse. Un jour, le désespoir l'a vaincue; elle allait mourir. Votre affection l'a sauvée. Je n'ai pu vous en vouloir ni à l'un ni à l'autre. On trouvera peut-être cette indulgence coupable; devant ma conscience je n'ai aucun remords. C'est la tendresse qui fait les mariages et non la loi. L'égoïsme de son mari l'avait depuis longtemps délaïée. Je ne m'en repens donc pas.

Pierre regardait le vieillard avec tendresse et, plein de respect pour sa grande

âme indulgente, admirait de le retrouver, même dans un chagrin personnel, si pareil à lui-même, si fidèle à sa pitié pour les misères et les faiblesses de l'homme. Les scrupules généreux de sa jeunesse, loin de s'effriter dans l'âge, le jour de la vie qui défile sur sa tête, s'étaient fortifiés au contraire de toutes ces existences qui se défont et d'injustices. Et ce n'était point par ruse d'égoïsme, par scepticisme comme mode que M. Herbeaux se montrait tel, afin de se donner le droit de n'avoir ni indignation ni mépris, et d'assurer à sa vieillesse, par cette attitude d'indulgence, l'agrément de ne rencontrer partout que des sourires. C'était dans toute la vérité de son cœur tendre et grave que M. Herbeaux pensait ainsi. Ce qui le prouvait bien, c'est que, dans cette peine familiale, il avait gardé sa sérénité douce, à l'encontre de tous les pitres d'une attitude et d'une théorie, si prompts à oublier leurs principes factices dès que les cruautés du hasard meurtrissent leur chair et ternissent leur cœur. Emu jusqu'aux larmes par son intelligente bonté, Pierre, en écoutant le vieillard, se rappelait son passé, son existence vouée à faire des autres le bien moral autour de lui — charité délicate qui exige tant de richesses d'âme — et s'étonnait presque de n'avoir pas tout de suite pensé que M. Herbeaux devait être indulgent à leur amour.

— Vous avez été bon et pitoyable, fit-il, la voix tremblante d'émotion.

— Cela, c'est le passé. Votre amour a fait vivre Jeanne. Elle mourra le jour où elle aura la certitude que vous ne l'aimez plus. Déjà elle souffre, parce qu'elle sent que vous vous détachez d'elle.

— Mais, non, elle se l'imagine, protesta le jeune homme qui était sincère en parlant ainsi, car il se sentait encore pour Jeanne une bien douce tendresse, et il

souffrait de la douleur dont il la devinait brisée.

— Ne niez pas, reprit Herbeaux. L'affection que vous lui gardez a causé d'autrefois, vous rend peut-être dupe. Et puis, en brave cœur que vous êtes, vous reculez devant cet immense chagrin à lui faire. Mais déjà vous aimez une jeune fille.

Trop loyal pour ruser dans un tel débat, et trop endolori pour en avoir la force, Pierre ne protesta pas contre cette vérité.

Les paroles de M. Herbeaux éclairaient le tumultueux mystère de son cœur, précisaient la vague de son angoisse intime.

La tendresse de Jeanne dominait encore sa vie. Il se sentait lié à elle pour toujours, et pourtant la grâce riante et jeune de Louise était une fête pour sa pensée! Il sentait en lui, encore bien ému, l'attrait de Jeanne, de son affection si caressante, de sa caresse enflamme, et le souvenir du passé si radieux d'allégresse. Et pourtant, il se savait sans résistance aux séductions de Louise! Désespéré de sa faiblesse, il s'abâtissait dans un fauteuil et, la tête dans ses mains, frappant la table de ses coudes, il avait son angoisse:

— Ah! Si vous saviez! Quelle horrible lutte en moi! Il y a des heures, où, en face du chagrin qu'on se sent obligé de faire, on voudrait disparaître!

Ne pensant qu'à guérir Jeanne, Herbeaux ne se laissait pas détourner de son but par les regrets et les cris d'impuissance:

— On n'est jamais obligé de faire souffrir d'autres que soi-même. Jeanne a deviné. En vous perdant, elle perd tout. Il faut que vous la sachiez.

— Que voulez-vous que je fasse? Moi-même je n'en puis plus, implora Pierre effrayé par l'immensité de douleur dont il se voyait responsable.

— Il y a dans les situations les plus irrégulières des devoirs spéciaux. Dans

l'âme indulgente, admirait de le retrouver, même dans un chagrin personnel, si pareil à lui-même, si fidèle à sa pitié pour les misères et les faiblesses de l'homme. Les scrupules généreux de sa jeunesse, loin de s'effriter dans l'âge, le jour de la vie qui défile sur sa tête, s'étaient fortifiés au contraire de toutes ces existences qui se défont et d'injustices. Et ce n'était point par ruse d'égoïsme, par scepticisme comme mode que M. Herbeaux se montrait tel, afin de se donner le droit de n'avoir ni indignation ni mépris, et d'assurer à sa vieillesse, par cette attitude d'indulgence, l'agrément de ne rencontrer partout que des sourires. C'était dans toute la vérité de son cœur tendre et grave que M. Herbeaux pensait ainsi. Ce qui le prouvait bien, c'est que, dans cette peine familiale, il avait gardé sa sérénité douce, à l'encontre de tous les pitres d'une attitude et d'une théorie, si prompts à oublier leurs principes factices dès que les cruautés du hasard meurtrissent leur chair et ternissent leur cœur. Emu jusqu'aux larmes par son intelligente bonté, Pierre, en écoutant le vieillard, se rappelait son passé, son existence vouée à faire des autres le bien moral autour de lui — charité délicate qui exige tant de richesses d'âme — et s'étonnait presque de n'avoir pas tout de suite pensé que M. Herbeaux devait être indulgent à leur amour.

— Vous avez été bon et pitoyable, fit-il, la voix tremblante d'émotion.

— Cela, c'est le passé. Votre amour a fait vivre Jeanne. Elle mourra le jour où elle aura la certitude que vous ne l'aimez plus. Déjà elle souffre, parce qu'elle sent que vous vous détachez d'elle.

— Mais, non, elle se l'imagine, protesta le jeune homme qui était sincère en parlant ainsi, car il se sentait encore pour Jeanne une bien douce tendresse, et il

souffrait de la douleur dont il la devinait brisée.

— Ne niez pas, reprit Herbeaux. L'affection que vous lui gardez a causé d'autrefois, vous rend peut-être dupe. Et puis, en brave cœur que vous êtes, vous reculez devant cet immense chagrin à lui faire. Mais déjà vous aimez une jeune fille.

Trop loyal pour ruser dans un tel débat, et trop endolori pour en avoir la force, Pierre ne protesta pas contre cette vérité.

Les paroles de M. Herbeaux éclairaient le tumultueux mystère de son cœur, précisaient la vague de son angoisse intime.

La tendresse de Jeanne dominait encore sa vie. Il se sentait lié à elle pour toujours, et pourtant la grâce riante et jeune de Louise était une fête pour sa pensée! Il sentait en lui, encore bien ému, l'attrait de Jeanne, de son affection si caressante, de sa caresse enflamme, et le souvenir du passé si radieux d'allégresse. Et pourtant, il se savait sans résistance aux séductions de Louise! Désespéré de sa faiblesse, il s'abâtissait dans un fauteuil et, la tête dans ses mains, frappant la table de ses coudes, il avait son angoisse:

— Ah! Si vous saviez! Quelle horrible lutte en moi! Il y a des heures, où, en face du chagrin qu'on se sent obligé de faire, on voudrait disparaître!

Ne pensant qu'à guérir Jeanne, Herbeaux ne se laissait pas détourner de son but par les regrets et les cris d'impuissance:

— On n'est jamais obligé de faire souffrir d'autres que soi-même. Jeanne a deviné. En vous perdant, elle perd tout. Il faut que vous la sachiez.

— Que voulez-vous que je fasse? Moi-même je n'en puis plus, implora Pierre effrayé par l'immensité de douleur dont il se voyait responsable.

— Il y a dans les situations les plus irrégulières des devoirs spéciaux. Dans

l'âme indulgente, admirait de le retrouver, même dans un chagrin personnel, si pareil à lui-même, si fidèle à sa pitié pour les misères et les faiblesses de l'homme. Les scrupules généreux de sa jeunesse, loin de s'effriter dans l'âge, le jour de la vie qui défile sur sa tête, s'étaient fortifiés au contraire de toutes ces existences qui se défont et d'injustices. Et ce n'était point par ruse d'égoïsme, par scepticisme comme mode que M. Herbeaux se montrait tel, afin de se donner le droit de n'avoir ni indignation ni mépris, et d'assurer à sa vieillesse, par cette attitude d'indulgence, l'agrément de ne rencontrer partout que des sourires. C'était dans toute la vérité de son cœur tendre et grave que M. Herbeaux pensait ainsi. Ce qui le prouvait bien, c'est que, dans cette peine familiale, il avait gardé sa sérénité douce, à l'encontre de tous les pitres d'une attitude et d'une théorie, si prompts à oublier leurs principes factices dès que les cruautés du hasard meurtrissent leur chair et ternissent leur cœur. Emu jusqu'aux larmes par son intelligente bonté, Pierre, en écoutant le vieillard, se rappelait son passé, son existence vouée à faire des autres le bien moral autour de lui — charité délicate qui exige tant de richesses d'âme — et s'étonnait presque de n'avoir pas tout de suite pensé que M. Herbeaux devait être indulgent à leur amour.

— Vous avez été bon et pitoyable, fit-il, la voix tremblante d'émotion.

— Cela, c'est le passé. Votre amour a fait vivre Jeanne. Elle mourra le jour où elle aura la certitude que vous ne l'aimez plus. Déjà elle souffre, parce qu'elle sent que vous vous détachez d'elle.

— Mais, non, elle se l'imagine, protesta le jeune homme qui était sincère en parlant ainsi, car il se sentait encore pour Jeanne une bien douce tendresse, et il

souffrait de la douleur dont il la devinait brisée.

— Ne niez pas, reprit Herbeaux. L'affection que vous lui gardez a causé d'autrefois, vous rend peut-être dupe. Et puis, en brave cœur que vous êtes, vous reculez devant cet immense chagrin à lui faire. Mais déjà vous aimez une jeune fille.

Trop loyal pour ruser dans un tel débat, et trop endolori pour en avoir la force, Pierre ne protesta pas contre cette vérité.

Les paroles de M. Herbeaux éclairaient le tumultueux mystère de son cœur, précisaient la vague de son angoisse intime.

La tendresse de Jeanne dominait encore sa vie. Il se sentait lié à elle pour toujours, et pourtant la grâce riante et jeune de Louise était une fête pour sa pensée! Il sentait en lui, encore bien ému, l'attrait de Jeanne, de son affection si caressante, de sa caresse enflamme, et le souvenir du passé si radieux d'allégresse. Et pourtant, il se savait sans résistance aux séductions de Louise! Désespéré de sa

